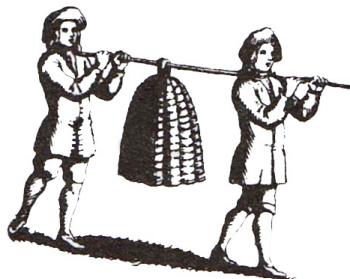


THIERRY LAGET

SEMER SON OMBRE

poèmes



## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

IRIS, *roman*, 1991.

FLORENTIANA, 1993 (« L'un et l'autre »).

LA FIANCÉE ITALIENNE, 1997 (« L'un et l'autre »).

ROMAN ÉCRIT À LA MAIN, *roman*, 2000.

SUPPLÉMENT AUX MENSONGES D'HILDA, *roman*, 2003.

À DES DIEUX INCONNUS, 2003 (« L'un et l'autre »).

MADAME DELOBLAT, *roman*, 2006.

PORTRAITS DE STENDHAL, 2008 (« L'un et l'autre »).

BIBLIOTHÈQUES DE NUIT, 2010 (« L'un et l'autre »).

LA LANTERNE D'ARISTOTE, *roman*, 2011.

### *Chez d'autres éditeurs*

FLORENCE, VIA RICASOLI 47, *roman*, Belfond, 1987.

COMME TOSCA AU THÉÂTRE, *roman*, Belfond, 1989.

ROIS D'AVANIE, *roman*, Julliard, 1995.

BERGERS D'ARCADIE, Fata Morgana, 1995.

LES QUAIS MINÉRALIERS, Al Manar, 2004.

THIERRY LAGET

SEMER SON OMBRE

poèmes

MMXII

L'édition originale de ce livre, publiée en 2008 chez Al Manar, était constituée de quarante-cinq exemplaires enrichis de deux gravures originales de Julius Baltazar.

[www.thierrylaget.com](http://www.thierrylaget.com)

© Thierry Laget, 2012.

# I

À celle qui n'a pas laissé de trace en moi plus profonde que, sur la neige, les griffes des fauvettes

(Et, le matin, les moines que l'hiver avait tenus reclus dans leurs cellules ont vu que les oiseaux avaient suivi pour eux la procession de saint François).

## II

Ainsi, nul ne pourra dire qu'il y eut un jour sans  
Dieu, un jour sans soleil et sans ombre,  
puisque l'elle y croit.

Moi, je ne crois en rien, je ne crois pas aux mots  
que j'ai mis sous son nom,  
que j'aime,  
et ne prononce pas.

### III

J'aime ce rien qu'en apparence elle tend pour moi, comme un rideau devant la mort.

Qu'en apparence un jour elle aime le poète,  
et jamais rien ne mourra.

## IV

Quand j'essayais de l'étreindre, tel un enfant qui court derrière son ombre et dont les doigts se ferment sur le grain de poussière dont parle l'Ecclésiaste,  
elle fuyait.

Avant d'entrer dans son royaume, avant de puiser  
à pleines mains dans ses coffres les joyaux de  
lumière ternie, je l'accompagne au soleil,  
et bientôt c'est elle qui m'étreint.

# V

D'abord elle fut ma seule parole, mais je la sacrifiais sans connaître son prix.  
Le voyageur dormait enveloppé dans son manteau,  
la lune dans son halo,  
le lac dans ses roseaux.

En moi je sommeillais, la main sur le couteau, et jamais réveillé, la corde ré du violoncelle qui vibre, jase, prête à trancher.

# VI

Mais le premier oiseau qui chante à l'aube, dans  
quelle âme enchantée trouvera-t-il écho si  
nous dormons jusqu'au creux du jour ?

Avant qu'elle ne s'enlace à d'autres, cette voix est  
le fruit d'or que la nuit accroche aux rameaux  
du jardin de nos songes et de nos Hespérides.

## VII

Connaîtrons-nous plus forte oraison que la peur  
de l'orage, quand nous cachions notre visage  
sous celui du monde  
et que le monde finissait ?

Qu'il finisse encore, et qu'encore nous sentions  
le jour se déchirer, qu'encore nous avancions  
dans sa brèche éblouie.

## VIII

La pluie syncopée et ce bruit de planches qu'on  
bat, écho tantôt sourd, tantôt mat, ces chiens  
qui aboient à toute volée.

Nous sommes rentrés par les bois.  
Est-ce un baptême ou un deuil ?  
Ce monde n'existe pas, il n'exista jamais que  
dans nos cœurs, carillonné par le vent.

# IX

Ces sapins dont la cime se noie dans la nue,  
pèlerine, aiguillette, ferrets, je les ai vus,  
naguère, plus bas que moi, à présent rangés  
derrière la lisière, comme des soldats avant  
l'assaut.

À leurs pieds, la plaque de basalte luit, ce miroir  
que polit la pluie et où la sapinière s'aplatit  
sous l'éclair des genêts, pour la photographie.

# X

Ces vieux moulins sur les hauteurs font le  
chemin de croix d'un homme tombé trois fois.  
Si le vent les relève et les pousse, nous finirons la  
route avec eux.

Vivre la vie de l'enclume qui n'a pas cessé de  
tinter au soleil, a rendu coup pour coup et ne  
laisse pas au drap noir le temps de s'étendre  
sur elle.

# XI

Ces pas qui vont,  
ces trains qu'on prend,  
ces voitures qui silent dans la nuit,  
ces avions qui crèvent le ciel, pour  
semer son ombre.

Mais, comme Ulysse, après des libations de lait  
miellé, de vin doux et d'eau claire, abreuver la  
terre du sang frais d'un agneau, faire germer  
les morts et les prophéties,  
semer son ombre.

## XII

Et lors je me revois, valise au pied, à la gare maritime de Villa San Giovanni.

Les mouettes caressent les énormes navires des chemins de fer de l'État, et, plus loin, Charybde et Scylla.

Il n'y a personne,  
l'escalier mécanique descend, grimaçant,  
poussant ses marches rainurées, comme des brebis qui sortent en file de la grotte, palpées au passage par un cyclope noir de vin.

## XIII

À la fin, le silence est un enfant qui pleure sans qu'on l'entende.

Mais nous l'entendrons, nous, restés seuls avec lui, quand il s'étranglera dans ses sanglots.

Nous verserons nos regards là où rien ne luit, où la machine de cristal aveugle, inexorable, attend notre obole.

Cette édition de  
*Semer son ombre*  
a été réalisée le jour de la Saint-Thierry 2012.

